



Aurélie ROTARDIER

Aurélie, Aurélie... Ma fille !

Aurélie Rotardier

Aurélie, Aurélie...
Ma fille !

© Aurélie Rotardier, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1414-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour contacter l'auteur :
arotardier@sfr.fr

La source des versets bibliques : La Bible – version Louis Segond

REMERCIEMENTS

À tous ceux qui m'ont aidée et entourée :
Famille, amis, proches, connaissances, mentors, institutions,
Personnels médical et paramédical.
À toi, Sylvain DUBOIS, pour ton aide précieuse dans la concrétisation
de ce beau projet d'écriture

MERCI !

AVERTISSEMENT

Les noms propres seuls ont été changés.
Concernant l'album photos, certains clichés peuvent surprendre voire choquer.
Je m'en excuse par avance,
Néanmoins, leur présence est nécessaire pour comprendre l'histoire.
C'est une histoire vraie : la mienne.

Préface

Quand je suis arrivée dans la pièce, j'ai tout d'abord cligné des yeux : cette lumière crue, blanche et implacable m'a éblouie. À peine ai-je eu le temps de m'y habituer qu'ils m'ont fait passer du brancard sur lequel je me trouvais à la table d'opération. J'ai alors été reliée à divers appareils, dont le moniteur contrôlant mon rythme cardiaque, au « bip... Bip » rassurant et angoissant à la fois. Rassurant car l'entendre confirme que tout va bien. Stressant car on redoute qu'il s'arrête brutalement.

Une femme s'est ensuite approchée de moi. Elle avait une charlotte sur la tête et sa bouche était protégée par un bandeau vert pâle. Je ne pouvais voir que ses yeux, mais ils étaient souriants et inspiraient confiance. Elle m'a dit :

— Aurélie, il va falloir respirer à fond dans ce masque et compter jusqu'à dix. Est-ce qu'on peut y aller ?

Je n'avais pas vraiment le choix...

J'ai fait signe de la tête que oui, j'étais prête, et elle m'a appliqué le masque sur le visage. Mon nez a immédiatement été envahi par une odeur particulière, pas désagréable, mais qui m'est vite montée à la tête. J'ai tout de même trouvé la force de compter comme la femme m'avait dit de le faire : « Un, deux, trois, qua... »

— Bien, nous allons pouvoir commencer. Tout d'abord, positionnez la patiente en décubitus latéral.

Deux infirmières s'approchent de la table d'opération et font pivoter le corps endormi sur le flanc, la jambe inférieure repliée, la jambe supérieure restant droite. Pendant qu'elles le maintiennent dans cette position, une troisième infirmière vient placer deux appuis, un au niveau du postérieur, l'autre soutenant la cheville de la jambe tendue, afin de garantir la stabilité de la patiente pendant l'opération.

Sur la jambe rectiligne, la jambe à opérer, le chirurgien repère le trochanter par palpation, à l'extrémité supérieure du fémur. Il lève sa main droite et dit :

— Bistouri !

Une infirmière lui donne l'instrument demandé. Il se penche et tout en effectuant l'incision, il commente son action à l'attention de l'interne présent à ses côtés :

— Nous allons utiliser la voie postéro-externe, voie classique qui va du sommet du trochanter jusqu'à la région sus-condylienne, c'est-à-dire au-dessus du genou. Maintenant, il faut ouvrir le fascia lata, le muscle tenseur qui rattache la jambe au tronc. Cela permettra l'accès au fémur.

— Scalpel !

L'infirmière retire le bistouri de la main du chirurgien, le pose sur la desserte et lui tend le scalpel. Le chirurgien se penche à nouveau sur la table d'opération.

— Voilà qui est fait. À présent, dit-il à l'interne, vous pouvez ruginer le périoste de façon à bien dégager l'os. Cela sera nécessaire pour l'ostéotomie. Opérez au milieu du fémur sur quelques millimètres seulement, cela suffit.

L'interne, à l'aide d'une rugine, un instrument possédant au bout de son manche une petite plaque d'acier à bords biseautés, dénude le fémur de la membrane qui l'entoure, le périoste, ainsi que de ses attaches musculaires.

— Travaillez de façon circulaire, et non longitudinale. Le résultat en sera meilleur.

L'interne obtempère et en effet, il arrive plus facilement à ce qu'il souhaite.

— Nous allons maintenant pouvoir poser le fixateur externe de Wagner.

Le chirurgien se tourne vers la desserte et saisit la broche inférieure, dite distale, celle qui sera positionnée en bas du fémur, vers le genou. Il la met en place en passant les fiches de fixation à travers la peau.

L'interne est stupéfait de la facilité avec laquelle l'appareil pénètre dans la chair de la patiente. « Ça rentre comme dans du beurre », pense-t-il. En effet, de par l'anesthésie, tous les muscles sont relâchés et n'offrent plus aucune résistance.

Le chirurgien fixe ensuite le dispositif en vissant les fiches dans l'os. Il procède de même pour la broche proximale, celle qui est située en haut de la cuisse.

— Bien. Pour finaliser la pose du fixateur, il nous reste à installer les deux tiges d'extension, qui assureront la liaison entre les broches déjà placées et qui

permettront la mise en tension de l'ensemble.

En quelques minutes les deux tiges relient les broches sur le corps inconscient.

— Scie !

Une fois qu'il a dans les mains une petite scie à lame très fine, le chirurgien la positionne sur la partie mise à nu du fémur. Il donne un petit coup pour faire une empreinte puis entreprend des mouvements de va-et-vient sur l'os. C'est loin d'être la première fois qu'il réalise cette opération, et pourtant, jamais il n'a pu se faire à ce bruit d'os scié. À chaque fois, cela lui provoque des frissons dans tout le corps, le genre de frissons qu'on ressent quand on fait crisser une craie sur un tableau, mais en plus insupportable. Il ne peut s'empêcher de penser aux criminels qui découpent le corps de leur victime après l'avoir tuée, et se dit que certains ont l'âme bien noire pour prendre du plaisir à une telle pratique, et la faire sans éprouver de remords.

— L'ostéotomie étant terminée, il faut provoquer un allongement immédiat d'environ 4 mm afin de bien séparer les deux fragments d'os et éviter ainsi qu'ils se ressoudent : si c'était le cas, tout serait à recommencer.

Il tourne une petite molette de façon que le vernier du fixateur externe, identique à celui d'un pied à coulisse, indique la valeur désirée.

— Il ne reste plus qu'à effectuer une radio de contrôle pour vérifier la bonne mise en place de l'appareil de Wagner.

Devant les clichés, le chirurgien apparaît satisfait :

— Les deux tiges d'extension sont bien parallèles, ce qui procurera un effort réparti et homogène. Les broches sont fixées à une profondeur égale dans le membre et ainsi, lors de l'allongement, l'os restera parfaitement dans le même plan, il ne sera pas déformé. À partir de demain, nous procéderons chaque jour à un allongement régulier et si tout va bien, d'ici quatre ou cinq mois, cette jambe aura la même longueur que l'autre. Nous effectuerons un suivi radio deux fois par mois. Il faudra ensuite retirer l'appareil de Wagner, poser une plaque fémorale à cheval sur les deux portions d'os et attendre que les tissus osseux se rejoignent et pontent le fémur. Mais nous n'en sommes pas encore là et pour le moment, notre patiente, qui est très courageuse, doit reprendre des forces.

Il retire ses gants et s'adresse à présent aux infirmières :

— Vous pouvez l'emmener en salle de réveil et préparer le matériel pour la prochaine intervention. Il s'agit de la pose d'une prothèse à la hanche.

— Aurélie, Aurélie, est-ce que tu m’entends ?

Oui, j’entends qu’on m’appelle, mais comme cette voix me paraît lointaine ! C’est comme si j’étais à l’entrée d’un tunnel et qu’on disait mon nom à l’autre extrémité... En plus, je ne connais pas cette voix.

— Aurélie ! Est-ce que tu m’entends ? Si tu m’entends, ouvre les yeux, ou alors serre-moi la main !

Cette personne que je ne connais pas a donc pris ma main ? Je croyais qu’elle était à l’autre bout du tunnel... Docile, je fais ce qu’elle me dit, et j’ai la surprise de constater qu’effectivement, une main s’est glissée dans la mienne !

— C’est bon, elle commence à émerger. Laissez-la pendant encore une demi-heure en salle de réveil tout en la surveillant. Si son état évolue normalement, vous pourrez la remonter ensuite dans sa chambre.

Contrairement à ce qu’on pourrait croire, je ne suis pas une accidentée de la route aux multiples fractures, je n’ai pas fait une mauvaise chute qui m’aurait cassé la jambe, je suis juste une petite fille de six ans dont la mère a brisé les os à l’âge de deux mois et demi...

I

Le bonheur de Marcelline

Marcelline sortit de la maison en claquant la porte et en marmottant.

« Non mais, j'en ai assez, moi ! Garder mes sœurs, garder mes sœurs... Je les garde déjà toute la semaine. Aujourd'hui c'est samedi, et j'ai envie de m'amuser ! Ce soir, il y a une soirée antillaise chez Célestin, et tous les jeunes de Case-Pilote y seront... Sans compter que la plupart de mes copines sont déjà sorties avec un garçon, et pas moi. Elles commencent à me moquer. C'est sûr que ce n'est pas en restant à la maison que je vais rencontrer un amoureux... »

La jeune fille marchait rapidement sur le bord de la route. Elle avait dix-sept ans et possédait tout ce que la jeunesse peut avoir de grâce : des yeux noisette pétillants, un visage avenant, un beau corps souple et long, bien proportionné. Elle portait une robe légère s'arrêtant au-dessus du genou, dont la couleur crème mettait parfaitement en valeur sa peau café au lait.

L'endroit où avait lieu la soirée était situé légèrement à l'extérieur de Case-Pilote. À pied, il fallait un peu moins d'un quart d'heure pour rejoindre l'établissement de Célestin. Elle pourrait profiter pendant ce temps du spectacle que lui offrait la nature et qu'elle connaissait parfaitement : d'un côté de la voie une végétation luxuriante, dense, qui envahissait toute la colline jusqu'à son sommet, de l'autre l'océan qui, dans cette fin de journée, se jetait contre le rivage et prenait une teinte orangée sous les rayons du soleil couchant.

De temps en temps, une mobylette doublait Marcelline en klaxonnant. Elle reconnaissait des amis à elle qui criaient son nom en lui faisant de grands signes amicaux du bras. Un des engins s'arrêta et le conducteur lui proposa de l'emmener, car il se rendait lui aussi à la fête. C'était Justin, il était plutôt sympathique, elle l'aimait bien, mais elle déclina gentiment son offre en lui disant qu'elle préférait marcher. La vraie raison, c'est qu'elle était en robe courte, ce qui n'est pas la tenue idéale pour monter sur un deux-roues. Et de plus, elle savait que ce petit quart d'heure de marche la calmerait, lui ferait oublier les mots qu'elle avait eus avec sa mère en partant et lui permettrait d'arriver détendue à la fête.

Au détour d'un virage, elle commença à distinguer des bruits de voix et de musique. Les rythmes chaloupés de la biguine émergeaient, ce qui réchauffa le